



Faire théorie pour faire science ?

Lucile Dumont

► To cite this version:

Lucile Dumont. Faire théorie pour faire science? : Modèles scientifiques et production théorique dans les études littéraires en France (1960-1972).. Revue d'histoire des sciences humaines, 2017, 31, pp.17-42. hal-01703252

HAL Id: hal-01703252

<https://hal.science/hal-01703252>

Submitted on 12 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Faire théorie pour faire science ?

Modèles scientifiques et production théorique dans les études littéraires en France (1960-1972)

Lucile Dumont

Doctorante en sociologie, EHESS, Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP)

Résumé L'article interroge la manière dont la production théorique a pu être conçue comme un outil de scientisation des études littéraires en France dans les années 1960 et 1970. L'émergence des méthodes structurales engage des réflexions sur la scientificité dans les sciences humaines, prolongées dans la sémiologie développée autour de Roland Barthes. La question de la science traverse ensuite les débats sur le rôle de la critique littéraire. La fin des années 1960 marque le passage à une radicalité esthétique et théorique qui fait de la théorisation le corrélat de la science. Enfin, la construction collective de la poétique autour de Genette et Todorov montre à la fois le primat de la théorisation sur la question de la scientificité et la complexité du rapport aux objets littéraires dans la définition d'une science de la littérature. L'article s'appuie sur l'étude des textes et des trajectoires des théoriciens, dans une perspective de sociologie historique des sciences humaines et sociales.

Mots-clés : théorie littéraire, sémiologie, scientificité, critique littéraire, poétique

Abstract The paper questions how theoretical production has been conceived as a way to scientize French literary studies in the 1960s and 1970s. The emergence of structural methods engaged reflections on scientificity in the Humanities, which were extended in the semiology developed around Roland Barthes. The question of science then appeared through the debates on the role of literary criticism. The end of the 1960s is marked by an evolution towards an aesthetic and theoretical radicalness which identified theory and science. Eventually, the collective construction of poetics around Genette and Todorov shows at the same time how theory is prioritized over the question of science, and the complex relationship with literature in the definition of a science of literature. The paper relies on a study of some theoretical texts and of several theorists' trajectories, in a perspective of historical sociology of Social Sciences and Humanities.

Keywords: Literary Theory, Semiology, Scientificity, Literary Criticism, Poetics

À la fin des années 1950 et au cours des années 1960, les transformations des espaces académiques, intellectuels et littéraires français conduisent des spécialistes de littérature à se positionner sur la science et la scientificité de leurs travaux. Les débats à ce sujet, dans lesquels la production théorique ne tarde pas à être envisagée comme un outil privilégié de la formalisation scientifique, se déploient à un moment où les croyances et les investissements dans des entreprises scientifiques se multiplient (technologies de l'information, télécommunications, médecine, astronautique...). Les « facultés de lettres » deviennent « facultés des lettres et sciences humaines » en 1958¹, et les fonds alloués à la recherche sont à l'origine de créations de postes et de chantiers de recherche dans les sciences humaines et sociales, notamment au CNRS (Prost, 1990). Dans un contexte d'expansion universitaire, la croissance des lettres modernes, à la fois permise et limitée par celle des filières scientifiques, marque l'évolution des humanités classiques vers les humanités modernes (Cardon-Quint, 2015). La question de la science dans les lettres n'est pourtant pas neuve. C'était déjà le sens donné à la coupure entre le style (les lettres, la rhétorique) et la méthode (la science, l'histoire) sur les bases de laquelle s'était instituée l'histoire littéraire au début du xx^e siècle, rassemblée autour de la figure de Gustave Lanson, de la philologie et d'un positivisme encore loin de devenir un « épouvantail à avant-gardes » (Compagnon, 1983)². L'émergence de nouveaux discours théoriques sur la littérature au tournant des années 1960, qui s'opposent notamment à l'héritage de cette histoire littéraire, suscite des discours sur la science qui ne sont pas le monopole des producteurs théoriques. Au contraire, la revendication de scientificité tout comme la définition de la « science » sont des enjeux de luttes, dont les reformulations successives s'ajustent à l'espace des possibles dans lequel elles évoluent (Bourdieu, 1984 ; 1988).

Comme ont pu le montrer la philosophie, l'histoire sociale et la sociologie des sciences, les définitions de la science sont le produit d'opérations historiques, sociales, institutionnelles, disciplinaires et épistémologiques, de même que d'appropriations, de modèles et de pratiques qui ne se recoupent que partiellement (voir par exemple Bourdieu, 2001 ; Gingras, 2013 ; Lakatos, 1970 ; Latour et Woolgar, 1986 ; Kuhn, 1972 et 1990 ; Merton, 1973). Les travaux sur les sciences humaines et sociales ont mis en évidence les processus de différenciation de domaines du savoir, le rôle des institutions dans leur légitimation et leur éventuelle disciplinarisation, de même que les modalités de division du travail d'expertise (voir par exemple Abbott, 2006 ; Ben-David et Collins, 1966 ; Brisson, 2008 ; Collins, 1998 ; Fabiani, 1988 ; Heilbron, 2015 ; Lamy et

1 Décret du 23 juillet 1958 modifiant la dénomination des facultés de lettres des universités, publié au Journal Officiel du 27 juillet 1958.

2 La tentative d'Hippolyte Taine un peu plus tôt pour rapporter la naissance des œuvres littéraires à ses conditions historiques et sociales dans une perspective positiviste (*Histoire de la littérature anglaise*, 1864) ou la conception naturaliste de l'évolution des genres littéraires développée par Ferdinand Brunetière (*Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, 1890) sont autant d'exemples de la continuité des débats sur les démarches scientifiques dans les études littéraires.

Saint-Martin, 2010 ; Soulié, 1995). Les effets du « grand partage » entre la science et les lettres dépassent par ailleurs largement le périmètre des études littéraires (Foucault, 1966, Gingras, 2001, Lordon, 1997) et mobilisent des catégories sociales et intellectuelles plus amples qu'une stricte vision disciplinaire ne pourrait le laisser entendre³. Dès lors, pour saisir la tension entre les deux éléments du couple science/lettres dans l'histoire des théories littéraires, il faut croiser la question des relations entre science et littérature⁴ avec celle de la scientificité des discours sur la littérature (études littéraires, critique, théorie) par rapport aux sciences constituées. Seule cette double focalisation permet de constater que l'émergence des théories littéraires dans les années 1960 et la construction, *via* l'élaboration théorique, d'un discours scientifique sur et dans les études littéraires, s'inscrit dans un double rapport de distinction : avec la littérature d'un côté, et avec les conceptions régnantes de la science de l'autre – dans les sciences humaines et sociales, les sciences expérimentales, les sciences formelles, etc.

La *libido sciendi* de la production théorique dans les études littéraires des années 1960 n'engendre pas de conception homogène de ce que pourrait être une science de la littérature ni de consensus sur la rupture ou la continuité entre discours littéraire et discours sur la littérature. Les théories littéraires émergent en fait dans des études littéraires elles-mêmes éclatées : entre différentes approches, et entre champ intellectuel, champ littéraire et champ académique⁵. Dans des espaces académiques marqués par des incitations à se tourner vers la science, les discours en faveur d'approches scientifiques dans les études littéraires pourraient apparaître comme l'expression d'une bonne volonté non plus culturelle⁶ mais scientifique, subordonnée à des

3 À propos de la réaction « antiscientiste » des hommes de lettres à l'introduction de la sociologie dans les facultés de lettres au début du ^{xx}e siècle, Gisèle Sapiro met ainsi en évidence les catégories de représentation des systèmes d'oppositions entre humanités et sciences dans la querelle de la Nouvelle Sorbonne : la spécialisation, la méthode, l'érudition, la compétence technique, l'esprit de système sont par exemple du côté de la « culture scientifique » quand la « culture littéraire » se prévaut de la culture générale, de l'intuition, de l'imagination, de l'esprit de finesse et du goût (Sapiro, 2004).

4 C'est d'ailleurs le plus souvent de ce point de vue que sont interrogées les relations entre les deux pôles de la matrice oppositionnelle science/lettres, envisagés à la fois comme catégories et comme pratiques. Les ressources cognitives des textes littéraires (comment la littérature fait savoir), la manière dont savoirs et discours scientifiques irriguent la production littéraire, et les rapports entre science et littérature en tant que domaines et représentations, constituent des axes privilégiés de ces recherches. L'épistémocritique, dotée d'une revue du même nom et groupée autour des travaux de Michel Pierssens, s'est spécialisée dans ces questions. Pour un aperçu de travaux récents sur ces questions, voir par exemple le dossier de la revue *Littératures classiques* en 2014, notamment « Littérature et science : faire histoire commune » (Aït-Touati, 2014) et « Littérature et science : archéologie d'un litige » (Chométy et Lamy, 2014) ; le numéro 67 de la revue *Littératures* paru en 2013 ; le numéro *Science et littérature* de la revue *Méthodos. Savoirs et textes* en 2006.

5 Les « études littéraires » englobent la critique littéraire et les travaux universitaires consacrés à la littérature. Ce choix sémantique se révèle indispensable pour l'étude des discours théoriques, qui se trouvent précisément à l'intersection de la critique littéraire située dans les espaces intellectuels et littéraires, et des disciplines académiques consacrées à la littérature. L'entrée « études littéraires » du *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* assimile ces dernières à la « réflexion sur la littérature », qui ne naît pas avec l'académisation ou la disciplinarisation de l'étude des œuvres littéraires et qui ne s'y limite pas ; et à la « critique littéraire ». Voir Roussin et Schaeffer, 1995.

6 Sur la « bonne volonté culturelle », voir Bourdieu, 1979, 365 et suiv.

croyances et des impératifs conscients ou inconscients d'ascension professionnelle et/ou symbolique, à une échelle collective ou individuelle. On ne saurait pourtant, comme le rappelle Boris Gobille, « réduire la quête de scientificité à une simple course à l'effet de science » (Gobille, 2005a). En effet, le fait de se réclamer de la science, d'en défendre une conception particulière tout en promouvant une méthode et une vision particulière des études littéraires, est aussi une manière de tracer les contours de l'objet littéraire et d'en définir les usages et les niveaux de lecture possibles. On se propose ici d'examiner les modèles scientifiques invoqués par les promoteurs des théories littéraires et d'observer comment la conception de la scientificité des études littéraires, qui s'élabore dans les années 1960 dans le sillage du structuralisme et s'installe durablement dans le paysage des sciences humaines, se caractérise par un mouvement de spécialisation – de la sémiologie à la poétique, en passant par la redéfinition de la critique littéraire – dans lequel la production théorique prend peu à peu le pas sur la question de la scientificité.

Structuralisme et théories littéraires : espaces communs et trajectoires singulières

Théories littéraires et méthodes structurales dans les espaces académiques

Du côté de la filiation des théories littéraires avec un structuralisme « multiforme mais unifié par sa réception » (Matonti, 2005a, 49), Claude Lévi-Strauss est une référence centrale, notamment du fait de la réception des méthodes structurales en anthropologie et en linguistique, où elles ont contribué à renouveler les questionnements sur la scientificité (Chevalier et Encrevé, 2006). La réflexion de Lévi-Strauss est un indicateur des positions sur la science dans les lettres chez les promoteurs des analyses structurales. Les nombreuses réponses à l'analyse des « Chats » de Baudelaire qu'il fait avec Roman Jakobson témoignent de l'importance de cette expérience pour les usages du structuralisme dans les théories littéraires (Jakobson et Lévi-Strauss, 1962)⁷. Enfin, dans une livraison de la *Revue internationale des sciences sociales* en 1964, il propose une réflexion sur les « Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines » (Lévi-Strauss, 1964). Prenant les « sciences exactes et naturelles » pour modèle, il propose une « nouvelle répartition » des sciences humaines et sociales dans laquelle les études littéraires sont présentées comme étant possiblement sur la voie de la scientificité grâce

⁷ L'analyse de Lucien Goldmann et Norbert Peeters (parue dans la *Revue de l'Institut de sociologie*, Université libre de Bruxelles, 1969, 3, p. 409-413) ou celle de Michael Riffaterre (parue dans *Yale French Studies* en 1966 sous le titre « Describing Poetic Structures » et republiée en français dans les *Essais de stylistique structurale* en 1971) sont de bons indicateurs de la variété des positionnements, à l'intérieur même des courants théoriques des études littéraires, par rapport à cette analyse initiale. Voir également Maurice Delcroix et Walter Geerts (dir.), « Les Chats » de Baudelaire : une confrontation de méthodes, Namur, Presses universitaires de Namur, 1980.

à l'usage de modèles mécaniques et statistiques et des mathématiques. Le recours aux méthodes structurales, promesse de scientificité, est présenté par analogie avec les méthodes expérimentales des sciences physiques.

Les théories littéraires n'apparaissent pas à proprement parler dans les disciplines littéraires à l'université, mais dans des institutions alors relativement marginales pour les études littéraires (le CNRS, la VI^e Section de l'École pratique des hautes études [EPHE]), près des sciences sociales (la sociologie, la lexicologie), des disciplines nouvelles (la linguistique), ou hors du champ académique (dans le champ littéraire). C'est là que se développent de nombreux travaux de théorie littéraire proches de la sémiologie, dont le Centre d'étude des communications de masse (le CECMAS, initialement dirigé par Roland Barthes, Edgar Morin et Georges Friedmann) et sa revue *Communications* sont l'un des épicentres. Si l'on se réfère à l'analyse du champ académique à la veille de Mai 68 proposée par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1984), on remarque que les espaces d'émergence du structuralisme et des théories littéraires s'opposent aux études littéraires à l'université sur de nombreux points. Ces dernières suivent l'impératif de collation des grades, sont structurées autour de programmes et des concours d'enseignement, des chaires et des départements et de leur découpage en partie basé sur l'évolution historique de la littérature. Elles regroupent des individus plus fréquemment normaliens, titulaires de doctorats spécialisés et/ou de concours d'enseignement (agrégation de lettres), dotés de « pouvoir proprement universitaire » (Bourdieu, 1984, 106) par le biais de leur implication dans les instances de reproduction du corps professoral (jurys), tournés vers les espaces académiques et intellectuels nationaux, plus souvent parisiens et d'origine sociale relativement élevée. Au contraire, les espaces où se développent le structuralisme et les théories littéraires se distinguent par leur implication dans des réseaux internationaux, des individus plus fréquemment nés hors de Paris et à l'étranger, une origine sociale moins élevée et/ou moins proche des milieux académiques, des carrières non linéaires, une consécration qui ne repose pas uniquement sur des institutions académiques mais également sur les champs intellectuel et littéraire. Moins dotés en capitaux spécifiques que les universitaires inscrits dans les disciplines littéraires, ces individus ne sont pas moins riches de ressources culturelles, scolaires, intellectuelles et sociales. Le cas de la VI^e Section de l'EPHE est encore plus spécifique : dédié à la recherche, l'établissement ne prépare pas aux concours, ne suit pas de directives officielles concernant ses programmes d'enseignement et ne requiert pas de diplômes pour assister aux séminaires, ce qui favorise à la fois le mélange des publics et les postures distinctives pour le maintien d'une place dans l'espace académique (Kauppi, 1996). Ces inscriptions institutionnelles et disciplinaires expliquent partiellement la dispersion initiale des théories, du point de vue des espaces dans lesquels elles se déploient comme des objets dont elles se saisissent.

Une trajectoire au croisement des espaces académiques, intellectuels et littéraires

On retrouve certaines de ces logiques structurelles et de ces propriétés sociales inscrites dans la trajectoire initiale de Barthes et dans l'évolution de ses travaux jusqu'au début des années 1960.

Roland Barthes (1915-1980) naît dans la petite bourgeoisie protestante en déclin et grandit dans le sud de la France. Il étudie aux lycées Montaigne et Louis-le-Grand à Paris puis sa formation scolaire se clôt par l'obtention d'un Diplôme d'études supérieures de lettres à la Sorbonne en 1939. Barthes ne partage pas avec ses contemporains l'expérience de la Résistance qui, avec le Parti communiste, duquel il n'a jamais été adhérent, structure une grande partie de la vie intellectuelle française d'après-guerre (Sapiro, 1999, Matonti, 2005a). Il adhère aux idées de gauche et fait un usage « très personnel » du marxisme (Roger, 1996). Il enseigne dans le secondaire à Biarritz (1939-1940) puis au Centre de civilisation française de la Sorbonne (1950-1952) et passe du temps à l'étranger tout au long de sa carrière (aide bibliothécaire et enseignant à Bucarest : 1948-1949, lecteur à Alexandrie : 1949-1950). Il se lance dans des projets de thèse qui échouent, travaille au service de l'enseignement du ministère des Affaires étrangères (1950-1952). Stagiaire au CNRS en lexicologie (1952-1954), il devient attaché de recherches en sociologie (1955-1959), avant d'obtenir son premier poste stable, chef de travaux à la VI^e Section (1960). Il y est élu directeur d'études en 1962 sur une chaire de « Sociologie des signes, symboles, représentations », et conserve ce poste jusqu'à son élection au Collège de France en 1977 sur une chaire de sémiologie littéraire.

La trajectoire initiale de Barthes montre que son intégration aux espaces intellectuels, académiques et scientifiques ne se fait pas uniquement sur la base de l'acquisition de titres scolaires mais également à la faveur de son intégration dans des réseaux intellectuels. L'instabilité du début de sa carrière fait que sa production est longtemps morcelée (hebdomadaires généralistes et culturels, revues intellectuelles...), intégrant Barthes à des milieux divers et lui permettant de cumuler différents types de positions. Présent dans des revues intellectuelles prestigieuses (*Critique*, *Esprit*), des secteurs spécialisés (théâtre) et des supports de publication qui se destinent à un public plus large (préfaces à des classiques littéraires pour des livres de club), il navigue dans plusieurs domaines, dans lesquels la mobilisation progressive des méthodes de l'analyse structurale trouve peu à peu son prolongement dans des réflexions sur la sémiologie et une tentative de renouvellement de la critique littéraire.

Roland Barthes : un discours scientifique « qui ne peut être à la fois que timide et téméraire »

La sémiologie, « science de tous les systèmes de signes »

Comme le rappelle Tiphaine Samoyault, le milieu des années 1950 est marqué chez Barthes par un « désir de science » (Samoyault, 2015, 328) ancré dans une trajectoire qui va de la science à la littérature, les deux étant rassemblés dans la figure de l'écrivain-écrivain (Barthes, 1960c, 403 et suiv.). Les travaux sémiologiques de Barthes exposent la tentative de construire une méthode sur des objets qui, bien qu'envisagés par le prisme de la linguistique structurale, ne sont pas littéraires, ni même strictement langagiers (le cinéma, la mode...). La sémiologie traverse toute la carrière de Barthes, de ses projets de thèse échoués à des textes plus tardifs (*Système de la mode*, 1967 ; *S/Z*, 1970) en passant par les *Mythologies*, en particulier le texte « Le mythe aujourd'hui ». La sémiologie y est présentée comme une « science des formes », une « science formelle », « nécessaire mais non suffisante » (Barthes, 1957, 826). Les travaux que Barthes développe dans ce sens jusqu'au début des années 1960 ont des traits récurrents. Ils comportent des tableaux, des schémas qui visent à synthétiser les systèmes de relations évoqués, et se caractérisent par des expériences de classification, d'inventaire des « formes signifiantes », des unités, des morphèmes (par exemple Barthes, 1960a ; 1960b). Barthes exprime régulièrement le souci de la terminologie, du « langage exact » (Barthes, 1957). Cette interrogation se prolonge tout au long de sa carrière dans des réflexions sur les marqueurs, les labels, la taxinomie et les jargons, qui sont envisagés à la fois comme une condition de possibilité des analyses systématiques et avec une certaine méfiance comme recelant de potentiels abus de langage ou une rhétorique scientifique qui n'aurait vocation qu'à « camoufler » une idéologie⁸. Dans « L'activité structuraliste » (Barthes, 1963a), le recours à la linguistique apparaît comme un gage de scientificité (« aux côtés de l'économie, la linguistique est, dans l'état actuel des choses, la science même de la structure ») et les auteurs rattachés au structuralisme dans la généalogie revendiquée des théoriciens de la littérature sont régulièrement convoqués – on trouve notamment cités : Lévi-Strauss, les linguistes

⁸ Le « camouflage » porte notamment sur les usages de la notion de structure. Il affirme dans « L'activité structuraliste » que l'usage du mot structure « ne peut distinguer personne, sauf à polémique sur le sens qu'on lui donne ; fonctions, formes, signes et significations ne sont guère pertinents ; ce sont aujourd'hui des mots d'emploi commun, auxquels on demande et dont on obtient ce qu'on veut, et notamment de camoufler le vieux schéma déterministe de la cause et du produit ». Barthes fait là référence au marxisme, dans lequel il voit alors « la principale résistance au structuralisme ». Apparaît de nouveau le souci de la terminologie et de son usage distinctif, en même temps que celui des outils d'analyse dont devrait se doter le structuralisme : « c'est probablement le recours sérieux au lexique de la signification (et non au mot lui-même, qui, paradoxalement, n'est nullement distinctif), dans lequel il faut voir en définitif le signe parlé du structuralisme » (Barthes, 1963a, 466-467) Dans le même sens, dans les « Éléments de sémiologie » il se donne pour but « de proposer et d'éclairer une terminologie », d'introduire « un principe de classement des questions », en ajoutant « qu'il serait sans doute très instructif d'étudier la prééminence du classement binaire dans le discours des sciences humaines contemporaines : la taxinomie de ces sciences, si elle était bien connue, renseignerait certainement sur ce que l'on pourrait appeler l'imaginaire intellectuel de notre époque » (Barthes, 1964a, 638).

Georges Dumézil et Nikolaï S. Troubetskoï, le folkloriste Vladimir Propp, l'épistémologue Gilles-Gaston Granger, le critique littéraire Jean-Pierre Richard. La définition du structuralisme comme « activité » que propose Barthes le conduit à rapprocher leurs travaux de ceux, artistiques et littéraires, de Piet Mondrian, de Pierre Boulez ou de Michel Butor.

L'ampleur des références et des notions convoquées dans ce texte contraste avec l'effort de définition que l'on trouve dans les « Éléments de sémiologie », publiés en 1964 dans *Communications*. Les « Éléments de sémiologie » sont présentés comme un préalable à l'édification de la sémiologie. Celle-ci nécessite une « information préparatoire qui ne peut être à la fois que timide et téméraire » pour que la sémiologie devienne « la science de tous les systèmes de signes » (Barthes, 1964a, 637). Le texte est consacré à l'étude des possibilités de transfert de notions tirées de la linguistique structurale vers la sémiologie. La dialectique saussurienne de la langue et la parole est ainsi replacée dans ses usages en linguistique puis mise en perspective pour être saisie par la sémiologie, de même que la triade signe/signifié/signifiant, ou encore la notion de syntagme et les rapports syntagmatiques. Le tout s'articule autour d'un « principe de pertinence » des faits étudiés, qui situe le chercheur dans une certaine immanence par rapport à son objet, c'est-à-dire dans l'observation d'un « système donné de l'intérieur » (Barthes, 1964a, 700). Le succès de cette approche repose, pour Barthes, sur la délimitation des corpus à laquelle elle est appliquée, qui oriente les possibilités d'observation de régularités et, partant, de généralisation⁹. Les réflexions sur les opérations de recherche et la terminologie, pour la plupart dirigées vers des objets non littéraires, évoquent un geste assimilable à la « rupture épistémologique » bachelardienne que l'on ne retrouve guère dans les textes consacrés au discours littéraire.

Critique littéraire et critique de l'idéologie

L'ambition totalisante de la sémiologie, la volonté d'en systématiser les outils conceptuels et de proposer des modélisations ne trouvent pas un pendant immédiat dans le rapport à la littérature. Ou plutôt : les expériences qui, via la sémiologie, entendent « faire science », ne sont pas spécifiques aux matériaux littéraires, encore moins à une potentielle science de la littérature. La question de la science se joue plutôt sur le terrain de la critique littéraire. Dans un article consacré aux « Voies nouvelles de la critique littéraire en France », Barthes affirme ainsi que c'est la réunion de la critique historique

⁹ Dans cette perspective, les matériaux pertinents (corpus) pour une étude sémiologique doivent être établis a priori pour en dégager la structure, permettre l'observation de régularités (saturation) et se présenter comme relativement homogènes : « l'immanence ne peut porter au début que sur un ensemble hétéroclite de faits qu'il faudra "traiter" pour en connaître la structure ; cet ensemble doit être défini par le chercheur antérieurement à la recherche : c'est le corpus. Le corpus est une collection finie de matériaux, déterminée à l'avance par l'analyse, selon un certain arbitraire (inévitabile) et sur laquelle il va travailler. [...] D'une part, le corpus doit être assez large pour qu'on puisse raisonnablement espérer que ses éléments satureront un système complet de ressemblances et de différences [...]. D'autre part, le corpus doit être aussi homogène que possible » (Barthes, 1964a, 700).

et de la critique thématique¹⁰ dans une « critique totale » qui pourrait correspondre « aux tâches actuelles de l'explication scientifique » (Barthes, 1959, 979, 980) : la synthèse de méthodes critiques lui paraît une voie plus directe vers l'explication scientifique que pourrait l'être la construction *ad hoc* d'une science de la littérature. Dans plusieurs textes qui précèdent la querelle avec Picard, publiés en revue et à l'étranger et republiés dans les *Essais critiques* en 1964, la question de la scientificité arrive en creux. Barthes y dénonce « la critique positiviste (universitaire) », « datée, consistant essentiellement en une sorte de déterminisme analogique », couverte « du drapé moral de la rigueur et de l'objectivité » dans laquelle « l'idéologie est [...] glissée, comme une marchandise de contrebande, dans les bagages du scientisme », qu'il attribue à Lanson et à ses épigones (Barthes, 1963b, 504). Au-delà des coups portés au lansonisme, et à la revendication de la science pour elle-même, qui la réduit à un effet de label, l'idée de Barthes est également que le pouvoir de la critique repose sur l'objectivation du caractère idéologique des discours – en d'autres termes, sur la critique de l'idéologie¹¹. C'est seulement à ce prix que la « critique idéologique » dont se réclame alors Barthes est non seulement possible, mais valable.

Barthes défend l'idée que la critique se doit d'être immanente et formelle, et oppose l'universalité des formes à la vérité que la critique « positiviste » voudrait atteindre. C'est d'ailleurs pour Barthes du fait même de la coexistence et de l'opposition des « deux critiques » et, partant, de deux idéologies, que la possibilité d'une (seule) critique qui détienne la vérité sur des textes littéraires est inenvisageable¹². Le conflit d'interprétation, la polysémie apparaissent dès lors comme la confirmation de la nécessité d'une liberté d'interprétation des textes¹³. On voit là tout l'écart qui sépare cette vision de la critique de la recherche d'une méthode scientifique : la critique, à tous les sens du terme, l'emporte sur la science. Comme pour la sémiologie, dans le cas de la littérature, la prééminence est attribuée à la perspective générative et au critère de cohérence sur le critère de vérité : « La "preuve" d'une critique n'est

¹⁰ Barthes affirme que c'est « la préoccupation essentielle de la nouvelle critique que de garder à l'œuvre sa nature objective et en quelque sorte structurée ». À propos de la critique thématique, il évoque rapidement le « passionnant » Baudelaire de Sartre (1947), puis s'arrête plus longuement sur les travaux de Gaston Bachelard, « qui a donné le plus d'ampleur à cette critique des profondeurs », avant d'y associer Georges Poulet et Jean-Pierre Richard (Barthes, 1959, 978-979).

¹¹ En faisant référence à la critique des « épigones » de Lanson, Barthes écrit : « il y a une certaine tension entre la critique d'interprétation et la critique positiviste (universitaire). C'est qu'en fait le lansonisme est lui-même une idéologie ; il ne se contente pas d'exiger l'application des règles objectives de toute recherche scientifique, il implique des convictions générales sur l'homme, l'histoire, la littérature, les rapports de l'auteur et de l'œuvre » (Barthes, 1963b, 503).

¹² « Puisque ces principes idéologiques différents sont possibles en même temps (et pour ma part, d'une certaine manière, je souscris en même temps à chacun d'eux), c'est que sans doute le choix idéologique ne constitue pas l'être de la critique et que la "vérité" n'est pas sa sanction. La critique, c'est autre chose que de parler juste au nom de principes "vrais". Il s'ensuit que le péché majeur en critique, n'est pas l'idéologie, mais le silence dont on la couvre : ce silence coupable a un nom : c'est la bonne conscience, ou si l'on préfère, la mauvaise foi. » (Barthes, 1963b, 504)

¹³ Sur la manière dont la critique littéraire, en « ouvrant » le sens du texte à ses sens possibles, fragmente et/ou en obscurcit le sens, et le legs romantique dans ces postures critiques, voir Pennanech, 2008 et Schaeffer, 1983.

pas d'ordre aléthique », elle ne doit pas se donner pour but de « déchiffrer le sens de l'œuvre étudiée, mais de reconstituer les règles et contraintes d'élaboration de ce sens » (Barthes, 1963b).

De la querelle littéraire au débat scientifique

Ces déclarations de Barthes sont mises à mal dans la querelle avec Picard¹⁴. Les enjeux, à commencer par celui du monopole des œuvres canoniques de la littérature, sont multiples. Si l'on peut voir dans la querelle la retraduction d'oppositions sociales (Bourdieu, 1984), on peut aussi l'aborder sur le modèle de la « controverse instituante » (Fabiani, 2007) : elle polarise à plusieurs échelles et sa réception en fait un épisode fondateur pour les études littéraires. Les rappels à l'ordre de Picard sont de plusieurs ordres : disciplinaires, moraux, formels, terminologiques... Comme Barthes critiquait chez Lanson les « bagages du scientisme », Picard critique chez Barthes l'usage de « signes extérieurs de scientificité » (Bourdieu, 1982, Picard, 1965, 50). Plus généralement, le texte de Picard est organisé autour d'un reproche général, celui du manque de scientificité dans le travail de Barthes. À plusieurs reprises, il prend ainsi pour modèle les sciences expérimentales, pour opposer à la « jobardise » de Barthes les principes de rationalité logique – quand ce dernier, comme on l'a relevé plus haut, pouvait rapprocher les représentants du structuralisme d'artistes ou d'écrivains. Picard, lui, voit grand pour la critique : l'âge atomique, la Lune, bref, la science avec un « s » majuscule :

Cet ouvrage méconnaît les règles élémentaires de la pensée scientifique ou même simplement articulée : presque à chaque page, dans l'égarément d'une systématisation galopante, la partie est donnée pour le tout, le plusieurs pour l'universel, l'hypothétique pour le catégorique ; le principe de non-contradiction est bafoué ; l'accident est pris pour l'essence, la rencontre pour une loi ; et toute cette confusion est recouverte par une langue dont la précision ostentatoire est un mirage. [...]

Mais qui l'eût cru, que l'âge atomique fût aussi celui de la jobardise ? Est-ce parce que tout, grâce aux progrès de la Science, paraît devenir possible, parce que l'homme s'apprête à explorer la lune, que les exigences scientifiques, ou même simplement celles de la pensée logique, disparaissent de la critique ? (Picard, 1965, 58 et 147-148).

La réponse de Barthes, dans *Critique et vérité* (1966), est au principe d'une mise au point sur sa vision de la critique littéraire et de l'élaboration scientifique et théorique sur la littérature. Barthes s'arrête sur de nombreuses notions (vraisemblable, objectivité...) et reprend et précise les éléments de ses travaux précédents : à la critique normative s'oppose le pouvoir de dévoilement, à l'objectivité s'opposent la polysémie

¹⁴ La querelle avec Picard a fait l'objet de nombreuses analyses. On peut notamment se référer à Bourdieu, 1984, 154 et suiv., Prochasson, 2007, Samoyault, 2015, 397 et suiv. Antoine Compagnon a consacré une partie de son cours « Barthes versus Picard », au Collège de France en février 2011. Sur le sujet, voir également le n° 10 de la revue *Contextes* (2012), *Querelles d'écrivains : de la dispute à la polémique (xix^e-xx^e siècles)*.

et l'interprétation, le goût et la morale sont réfutés au profit de la psychanalyse, la lecture symbolique doit prendre le pas sur l'« asymbolie » du positivisme. L'injonction d'écrire dans les termes de la « clarté française » est dénoncée contre un « droit au langage » qui est réclamé comme nécessaire par analogie avec la langue philosophique et présenté comme le corollaire d'une autonomie intellectuelle elle-même indissociable d'une revendication de modernité (Barthes, 1966, 774). Enfin, Barthes répond à Picard, qui lui reproche de manquer la spécificité de la littérature, par l'attachement à une « théorie générale des signes » qui situe le discours critique, en tant que fait de langage, à la fois dans la continuité de la sémiologie et dans celle de la littérature.

Une section de *Critique et vérité* est dédiée à la possibilité d'une science de la littérature. Elle réaffirme la centralité du modèle linguistique, à travers « le modèle génératif qui est le principe de toute science » (Barthes, 1966, 788) : la science de la littérature doit se donner pour objectif de se concentrer sur les conditions d'intelligibilité de l'œuvre littéraire par la description de la manière dont le sens y est engendré. La possibilité d'une science de la littérature redéfinit les rapports entre la « science », la « critique » et la « lecture ». Ce jeu à trois termes attribue à la critique, dont Barthes rappelle très clairement qu'elle « n'est pas la science » (Barthes, 1966, 792), une place intermédiaire entre la science et la lecture. La critique trouve son prolongement dans la littérature par l'usage réflexif qu'elle fait du langage. On trouve en germe dans ce texte une double proposition que Barthes formule dans un texte de 1967 intitulé « De la science à la littérature », où il explique qu'il y a deux voies possibles pour l'aboutissement du discours structural : la « formalisation exhaustive » et « l'écriture intégrale » (Barthes, 1967, 1263). C'est autour du langage que se noue la possibilité d'une science critique de la littérature, « l'écriture » apparaissant à la fois comme le prolongement et la contestation possible du discours scientifique. C'est le fait qu'elle soit située dans ce continuum entre discours sur la littérature et discours littéraire qui donne à l'analyse immanente son pouvoir critique, à l'inverse de « la science scientiste » ou de « la science scientifique », extérieures à leur objet.

Plus généralement, les déclarations d'intentions scientifiques de Barthes se répartissent ensuite différemment selon les supports de publication, les scènes sociales et les enjeux professionnels et symboliques. Le fait qu'il « n'abandonne jamais la littérature, comme corpus, comme production et comme projet » (Samoyault, 2015, 377) tend à éclipser ces réflexions sur la science dans son travail, qui est cependant peu à peu associé à des entreprises théoriques collectives.

La poétique, une science post-révolutionnaire ?

Radicalités esthétiques, politiques et théoriques

L'impulsion donnée à la production théorique en littérature par des groupes comme celui de la revue *Tel Quel*, fondée en 1960 par Jean Edern-Hallier et Philippe Sollers et la manière dont ces groupes témoignent de la place occupée par le label « théorique » dans les espaces intellectuels entre les années 1960 et 1970 est indéniable (voir par exemple Condé, 1981 ; Forest, 1995 ; Kauppi, 1990). *Tel Quel* incarne, au gré des multiples cooptations et évictions de son comité de rédaction, une radicalité esthétique qui associe la production théorique en littérature à une forme d'avant-garde. À la revue *Tel Quel* s'ajoute, à partir de 1963, une collection éponyme aux éditions du Seuil, qui devient rapidement un organe de diffusion des volumes liés à la production théorique en littérature. Sept livres de Roland Barthes y sont publiés, de même que *Théorie de la littérature*, l'anthologie des formalistes russes rassemblée par Tzvetan Todorov en 1966, six livres de Julia Kristeva et les deux premiers volumes des *Figures* de Gérard Genette¹⁵. À partir de 1967, la revue est sous-titrée « Science/Littérature », et s'oriente peu à peu vers une « science de l'écriture » – dans laquelle la catégorie d'« écriture » viendrait dépasser celle de « littérature ». Le rapprochement avec la revue communiste *La Nouvelle Critique*, avec laquelle *Tel Quel* participe au colloque de Cluny en 1968 consacré aux rapports entre linguistique et littérature¹⁶, est un des moments de politisation du collectif. Les vicissitudes de *Tel Quel* autour de Mai 68, l'évolution des trajectoires personnelles et les transformations des espaces académiques qui ont suivi la crise politique, expliquent en partie la séparation des théories littéraires et du groupe de Sollers.

La revue a rapidement pu compter parmi ses animateurs une jeune chercheuse née en 1941 en Bulgarie et arrivée en France en 1965, Julia Kristeva. Élève de Barthes et de Lucien Goldmann avant de travailler sous la direction du linguiste Jean-Claude Chevalier, ses premiers travaux réfléchissent aux spécificités du texte littéraire en élaborant un appareil conceptuel conçu à l'aide des outils de la linguistique structurale, du marxisme, de la sémiologie et de la psychanalyse. Elle prend une part active dans la production de discours théoriques sur la littérature et bénéficie d'une réception relativement importante – la soutenance de sa seconde thèse en 1973 fait par exemple l'objet d'un compte rendu dans *Le Monde*¹⁷. En 1968, *Tel Quel* publie un recueil d'articles

¹⁵ On notera que *L'écriture et la différence* (1967) et *La dissémination* (1972) de Jacques Derrida, qui sont tous deux appropriés dans certaines recherches théoriques sur la littérature, ont également paru dans cette collection.

¹⁶ Sur les liens entre *La Nouvelle Critique*, les développements de la critique et de la théorie littéraires dans l'orbite du Parti communiste, et le rôle joué par l'association aux avant-gardes théoriques dans les espaces intellectuels du militantisme communiste, voir Matonti, 2005a, 167 et suiv. Voir également Gobille, 2005a et 2005b.

¹⁷ « Langage, sens, poésie : les transformations du langage poétique à la fin du ^{xix}e siècle dans les œuvres de Lautréamont et de Mallarmé » : le titre de la thèse annonçait un contenu à la fois théorique et historique, général et particulier. Kristeva fit un bref résumé de ses principales conceptions. On en retiendra cette étonnante question : pourquoi théoriser ? – et cette étonnante

dont le titre, *Théorie d'ensemble*, fait écho aux mathématiques et dit bien l'ambition théorico-scientifique d'un volume consacré au texte et aux pouvoirs critiques de la littérature et de la théorie. Le chapitre de Kristeva, « La sémiologie comme science critique », vise à établir « une théorie de (la) démarche » de la sémiologie, « qui la situerait dans l'histoire de la science et de la pensée sur la science », et qui rejoindrait « la recherche que le marxisme est le seul à entreprendre aujourd'hui dans les travaux de (et inspirés de) L. Althusser » (*Tel Quel*, 1968, 83 et suiv.). La sémiologie y est envisagée comme une science modélisatrice, qui se réfère aux « sciences exactes » et entretient un rapport particulier avec « la linguistique, la mathématique et la logique dont elle emprunte les modèles ». Ses modèles s'en distinguent pourtant car, selon Kristeva, ils ont la particularité de se confondre avec la théorie, qui est à la fois objet et outil de la sémiologie. La sémiologie est déclarée réflexive et la présentation qu'en donne Kristeva, en dépit de son argumentaire, l'ancre dans un mouvement spéculaire. C'est enfin sur la théorisation que repose la scientificité de la sémiologie, qui pourtant n'est pas présentée systématiquement comme une science mais comme « un type de pensée » qui croise « les sciences » et « un processus théorique toujours en cours », dans lequel la théorie supplante la connaissance :

La sémiologie est ainsi un type de pensée où la science se vit (est consciente) du fait qu'elle est une théorie. À chaque moment où elle se produit, la sémiologie pense son objet, son outil et leur rapport, donc se pense, et devient dans ce retour sur elle-même la théorie de la science qu'elle est. [...] Ayant commencé avec comme but une connaissance, elle finit par trouver comme résultat de son trajet une théorie qui, étant elle-même un système signifiant, renvoie la recherche sémiotique à son point de départ : au modèle de la sémiologie elle-même pour le critiquer ou le renverser. (*Tel Quel*, 1968, 85-86)

Le pouvoir critique de la sémiologie en fait l'instrument d'une possible subversion de la science puisque « la sémiologie ne peut se faire que comme une *critique de la sémiologie* qui donne sur autre chose que la sémiologie : sur l'*idéologie* ». Le propos méta-théorique de Kristeva tend vers une démarche dans laquelle la science est à la fois contenue et possiblement réfutée – voire refoulée – par la théorie. On trouve d'autres exemples de ce rabattement de la théorie sur la science dans les textes issus de *Tel Quel* comme chez certains élèves d'Althusser (voir par exemple Macherey, 1966). Enfin, la politisation de *Tel Quel* et des groupes rassemblés autour de la figure alors influente d'Althusser permettent également de comprendre l'évolution des discours de Barthes sur la science, lorsqu'il affirme en 1970 son refus de la « scientificité

réponse : 1) Parce que je suis étrangère ; 2) Parce que je suis femme (la thèse est un enfant) ; 3) Parce que je suis engagée politiquement. Sur le dernier point, une nuance de bonne taille : « Nous ne pouvons avoir la téléologie du militant qui lutte pour la transformation des rapports sociaux mais oublie de s'interroger sur les bases linguistiques de la socialité. » Extrait de « "Tel Quel" à l'amphi », par François-René Buleu, *Le Monde*, 5 juillet 1973.

scientiste » au profit du rôle politique de la théorie et de la « science du texte »¹⁸, étendant telquelien issu de la constellation de travaux théoriques développés autour de la revue.

Faire science, le problème de la « seconde génération » ?

La politisation des espaces académiques et intellectuels autour de mai 1968 et les positionnements qu'elle engage de manière inégale dans une conjoncture de crise ne doivent pas masquer les évolutions de la production intellectuelle, qui ne sont pas nécessairement indexées sur les ruptures politiques mais sur des transformations plus lentes. Cette année-là paraît, toujours aux éditions du Seuil, un recueil intitulé *Qu'est-ce que le structuralisme ?* (Ducrot *et al.*, 1968) qui se présente comme une mise au point sur la diversité des applications possibles des méthodes structurales. François Wahl présente la situation des contributeurs comme celle de la « seconde génération » du structuralisme, qui prendrait pour acquis le fait que celui-ci serait « un discours scientifique » et transformerait en « sciences » certains domaines du savoir :

Nous nous étions réunis pour écrire : *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Ce que nous publions s'intitulerait mieux : *De modifications récentes du savoir et de ce qui les rassemble comme structuralistes*. Ce déplacement de l'axe, on aurait tort d'y voir la marque d'un reflux ou d'une incertitude : bien plutôt s'agit-il (et les auteurs ici groupés sont à cet égard significatifs) des *problèmes de la seconde génération* ; de ceux qui se posent au moment où l'on n'en est plus à produire les instruments révolutionnaires d'une recherche mais à pratiquer cette recherche [...] il s'agit [...] non de la poursuite d'un discours scientifique déjà établi, mais de l'interrogation sur la possibilité de constituer en science certains champs de la connaissance au statut mal défini. (Ducrot *et al.*, 1968, 8)

La seconde génération ne serait donc plus celle de la production des instruments mais celle de la *pratique* de la recherche. L'évolution des théories littéraires est de fait plus complexe : si les principes de recherche semblent établis, dans la continuité des applications de la linguistique structurale à la sémiologie, les outils d'une science de la littérature sont encore à produire. *Qu'est-ce que le structuralisme ?* contient un chapitre de Todorov intitulé « Poétique ». Il y justifie la nécessité d'une science de la littérature, la positionne par rapport à l'histoire littéraire, en définit les objets, les concepts et les méthodes, ses applications au « discours littéraire », en faisant le lien entre

¹⁸ Certains textes de Barthes dans les années 1970 font apparaître épisodiquement des positionnements plus radicaux sur l'association de la théorie et de la science que ceux précédemment cités. Dans un entretien pour la revue *VH 101* en 1970, il affirme ainsi que pour la sémiotique littéraire, « la théorie est essentiellement un discours scientifique ». Il donne un cadre, un rôle et une valeur historiques et politiques à la production théorique (« l'exigence qui se fait jour actuellement chez certains d'entre nous est une exigence liée à une situation historique et politique définie ») et compare le rôle de la théorie dans la Chine maoïste à celui qu'elle peut avoir dans les sociétés capitalistes, où elle apparaît comme étant « précisément le type de discours progressistes ». Il adopte, ponctuellement, le registre prophétique des avant-gardes en soulignant que « le discours de l'essai ou de la critique va être l'objet d'un remaniement, d'une subversion profonde qui est en train de se chercher ». Voir Barthes, 1970.

ses propositions, la poétique classique (Aristote), les recherches récentes, et de nombreuses références étrangères non traduites en français, dont il se fait l'introducteur. Publié ensuite séparément en édition de poche, il a été traduit dans de nombreuses langues, devenant un petit manuel de la poétique telle qu'il la concevait alors.

Là où le travail de Barthes se disséminait sur des objets divers, c'est la spécialisation de la « deuxième génération » qui est au principe de la poétique, qui serait une science « post-révolutionnaire » si l'on suit la lecture de François Wahl. À l'inverse des ambitions totalisantes de la sémiologie, ou de la critique de l'idéologie visée par Kristeva dans *Théorie d'ensemble*, Todorov a pu déclarer a posteriori que son « combat » pour la poétique était « étroit » et « anti-politique » (Todorov, 2002, 94) et se focalisait sur la littérature et son enseignement. Les trajectoires croisées des initiateurs de la poétique en témoignent sous certains aspects.

Tzvetan Todorov (1939-2017) naît à Sofia, en Bulgarie, où il fait sa scolarité au lycée russe. Son père est diplômé de lettres et de philologie, éditeur, directeur de la Bibliothèque nationale de Sofia puis enseignant à l'université. Todorov fait des études de philologie slave, publie par l'intermédiaire d'intellectuels et de poètes dissidents, voyage et s'intéresse au formalisme, qu'il conçoit comme une échappatoire à la direction idéologique donnée par le régime aux études littéraires. Arrivé en France en 1963, une recommandation de son père l'oriente vers Genette. Todorov raconte avoir suivi les cours du linguiste André Martinet, et des cours de mathématiques pour linguistes. Il donne trois figures tutélaires à son parcours initial : Emile Benveniste, de qui il suit les séminaires, Jakobson, qu'il rencontre par l'intermédiaire de Nicolas Ruwet, et Barthes, duquel il suit les séminaires dès 1963 et qui dirige sa thèse de 3^e cycle. Il entre au CNRS en 1968.

Né en 1930, Gérard Genette est fils d'un ouvrier puis chef de coupe dans le textile. Il passe son enfance près de Paris puis étudie au lycée Lakanal et entre à l'ENS Ulm (promotion 1951). En classe préparatoire, il est membre du Parti communiste. Après 1956, il intègre temporairement le groupe Socialisme ou Barbarie. Agrégé de lettres, il enseigne au Mans en hypokhâgne – avec Jacques Derrida – avant d'être assistant de Marie-Jeanne Durry à la Sorbonne. C'est avec l'appui de Barthes que Genette entre à la VI^e Section et y est élu directeur d'études en 1972. Il devient un de ses collaborateurs privilégiés et conserve ce poste jusqu'à la fin de sa carrière, sa candidature au Collège de France ayant échoué au profit de celle d'Yves Bonnefoy.

Tout au long de leur carrière, Genette et Todorov évoluent à la VI^e Section puis à l'EHESS, au départ dans les réseaux des « littéraires » du CECMAS puis du Centre de recherches sur les arts et le langage (CRAL), créé en 1983 et dont Todorov fut le premier directeur. Enfin, Genette et Todorov, avec Hélène Cixous, créent la revue *Poétique*

en 1970¹⁹. Elle bénéficie initialement de financements de la Sorbonne et elle est immédiatement publiée par les éditions du Seuil. Cette initiative, ajoutée à des désaccords politiques, est selon Genette à l'origine de l'éloignement réciproque avec Sollers.

Une poétique scientifique de la littérature

La dite « seconde génération » n'attend cependant pas 1968 pour se poser la question de la science ou de l'établissement d'une poétique. Plusieurs textes de Genette et Todorov en témoignent, auxquels il faut ajouter les initiatives dispersées et parfois ponctuelles des compagnons de route des théories littéraires. En 1965, Todorov publie dans les *Annales ESC* un article sur les adaptations possibles de « procédés mathématiques dans les études littéraires » à partir d'une théorie générale des textes établie par Max Bense (Todorov, 1965a). L'article est suivi d'une « Note sur les théories stylistiques de V. V. Vinogradov », dont un article figure dans l'anthologie des formalistes russes *Théorie de la littérature*, publiée la même année. Le volume, qui rassemble des textes de Victor Chklovski, Iouri Tynianov, Boris Tomachevski et Boris Eikhenbaum, traduits par Todorov, est augmenté d'une présentation par Todorov, et d'une préface de Jakobson intitulée « Vers une science de l'art poétique ». Comme le rappellent Catherine Depretto et Frédérique Matonti, la réception structuraliste du formalisme russe en a occulté la généalogie intellectuelle : d'une part parce que ses sources étaient désormais anciennes et que l'on s'attachait à démontrer « en quoi le structuralisme était un dépassement du formalisme » (Depretto, 2010) et d'autre part parce que les intermédiaires de sa circulation ont contribué à la réécriture d'un récit des origines relativement partial (Matonti, 2009). Or l'évolution des études littéraires dans le monde soviétique et la « renaissance » de la science de la littérature dans ces espaces au cours des années 1950, nourrie par sa réception occidentale (Aucouturier, 1985), montre que la quête de scientificité des théories littéraires ne prend pas sa source uniquement dans les méthodes structurales. En d'autres termes, dans la constellation intellectuelle revendiquée par le structuralisme et par les théories littéraires qui en sont issues, la question de la science de la littérature est déjà explicitement formulée. La « collaboration active entre les mathématiques et la linguistique » que Todorov examine dans le travail de Max Bense – et qui n'est pas sans rappeler les propositions de Lévi-Strauss pour « scientiser » les études littéraires – est ainsi proche de certains développements de la science de la littérature en URSS, que Todorov cite et desquels il est relativement familier.

¹⁹ Dans son *Bardadrac* en partie fait de fragments autobiographiques, Genette évoque à ce propos la question des générations intellectuelles : « Dès les premiers mois, nous avons décidé de rameuter autant que faire se pouvait le ban et l'arrière-ban de ce que nous appelions respectueusement entre nous les "vieux structuralistes" ou "pré-structuralistes" de la théorie littéraire : en vrac, Propp, Jakobson, Tynianov, les formalistes russes en général, les *New Critics* américains et leurs "précurseurs" anglais (Richards, Empson), Auerbach, Jolles, Curtius, Benveniste, Welleck, Wimsatt, Zumthor, Spitzer, Greimas, Riffaterre, et Roland Barthes bien sûr. Ce rassemblement virtuel gommait diverses querelles de tabouret de ce qui, dans notre esprit, formait une tribu presque homogène. C'était peut-être une manière de nous sacrer nous-mêmes "jeunes structuralistes", ou "structuralistes" tout court et sans trait d'union. » (Genette, 2006, p. 434)

L'attention portée à la question de la science n'implique pas, dans la présentation de Todorov, une franche opposition entre science et littérature. Au contraire : la continuité entre les deux est soulignée, dans le contexte russe comme dans le contexte français (pour lequel Gide, Mallarmé, Valéry sont évoqués), pour mieux mettre en avant la transformation de l'avant-garde littéraire en avant-garde scientifique (Todorov, 1965b, 22). Todorov réfléchit sur l'adéquation de la méthode et de l'objet de l'analyse littéraire, marque son opposition à l'empirisme et à un « positivisme naïf » dont les formalistes ont fait les frais : « À les croire, il n'existe dans leur travail aucune prémisse philosophique ou théorique » (Todorov, 1965b, 19). À trop se concentrer sur la méthode scientifique, ils auraient perdu de vue la « théorie ». Elle est ici, plus que la question de la scientificité des approches, le moteur de la réflexion de Todorov. Elle semble même avoir gouverné le choix et le découpage des textes de l'anthologie : à l'opposé des approches centrées sur des textes particuliers, le corpus créé par l'anthologie peut permettre d'établir un discours théorique potentiellement général et adaptable à tous types de textes²⁰. La généralisation et l'abstraction sont des enjeux majeurs pour la formalisation théorique, qui amènent les théoriciens à mettre en avant des notions, des concepts et des questions englobantes. L'avant-propos de *Littérature et signification* (1967), à l'origine la thèse de 3^e cycle de Todorov, débute ainsi par un cadrage méthodologique et disciplinaire qui place l'ouvrage dans la perspective d'une « science de la littérature ou, comme nous le dirions plus volontiers, de la poétique » (Todorov, 1967, 7). Il précise que « l'objet de la poétique est ce discours qui postule, délimite, découpe et organise son objet apparent, la littérature » et, dans un geste qui rappelle la circularité des propositions de Kristeva, que « l'objet premier [...] sera *Les liaisons dangereuses*. Mais son objet profond, c'est la poétique elle-même, ses concepts, ses méthodes, ses possibilités ». La connaissance de l'objet doit conduire à « faire œuvre de science », c'est-à-dire « discuter et transformer les prémisses théoriques elles-mêmes » (Todorov, 1967, 7) afin de construire un discours autonome : l'« objet véritable » de la poétique « devient son propre discours plus que celui de la littérature » (Todorov, 1967, 8). Ce projet est à rapprocher du numéro 8 de la revue *Communications*, publié en 1966 et intitulé « Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit »²¹.

20 « Nous avons choisi presque exclusivement des textes traitant de l'aspect théorique des problèmes, omettant ainsi la plupart des analyses et des remarques concrètes, ainsi que toute conclusion qui n'aurait de valeur que pour l'histoire singulière d'une littérature, russe ou autre. Le lecteur pourrait facilement s'imaginer une doctrine abstraite, isolée des faits et de la pratique scientifique. En fait, c'est exactement la situation inverse qui correspond à la réalité. Le travail des formalistes est avant tout empirique, et ce sont précisément les conclusions abstraites, la nette conscience théorique qui manquent le plus souvent. » (Todorov, 1965b, 24)

21 Le numéro, qui a rassemblé des contributions de Roland Barthes, Algirdas Julien Greimas, Claude Brémont, Umberto Eco, Jules Gritti, Violette Morin, Christian Metz, Tzvetan Todorov et Gérard Genette, a longtemps circulé comme un manuel d'analyse des récits : plusieurs sections ont été traduites et publiées à l'étranger, séparément ou en volume (c'est le cas pour la traduction espagnole publiée en 1970 aux éditions Tiempo Contemporaneo à Buenos Aires) avant que le numéro soit réédité en Points Seuil en 1981.

Dans l'introduction, Barthes rappelle la nécessité de « dégager l'analyse littéraire du modèle des sciences expérimentales » (Barthes, 1966b) et souligne que pour « décrire » et « classer », « il faut une "théorie" (au sens pragmatique [...]), et c'est à la chercher, à l'esquisser qu'il faut d'abord travailler » (Barthes, 1966b, 3). Il en appelle à quitter les méthodes inductives pour adopter « une procédure déductive » : l'analyse narrative, dépassée par son objet,

est obligée de concevoir d'abord un modèle hypothétique de description (que les linguistes américains appellent une « théorie »), et de descendre ensuite peu à peu, à partir de ce modèle, vers les espèces qui, à la fois, y participent et s'en écartent : c'est seulement au niveau de ces conformités et de ces écarts qu'elle retrouvera, munie alors d'un instrument unique de description, la pluralité des récits, leur diversité historique, géographique, culturelle (Barthes, 1966b, 2).

Il ne s'agit plus de généraliser à partir de l'exploration d'un corpus mais d'explorer un corpus à l'aide d'une grille d'analyse, les éléments observés pouvant amener à modifier les prémisses d'une théorie consciente d'elle-même. Par opposition au « positivisme naïf » vu par Todorov chez les formalistes ou à l'idéologie cachée derrière le « scientisme » de Picard selon Barthes, la théorie ainsi élaborée se veut réceptive à l'éventuelle inadéquation à son objet. De ce point de vue, l'élaboration théorique s'oppose très clairement à la prétention d'étudier les textes littéraires pour ce qu'ils sont, sous prétexte qu'on les aborderait sans appareil théorique explicite.

Gérard Genette, dès le milieu des années 1960, élabore sur ces questions. S'il est au départ lui aussi plus attaché à une réflexion sur la critique littéraire, il établit peu à peu les fondements d'une poétique qui doit beaucoup à ses réflexions sur la rhétorique (Lorent, 2015a). Dans « Structuralisme et critique littéraire », l'approche scientifique de la littérature est, comme chez Barthes, renvoyée aux études littéraires universitaires. Genette distingue trois fonctions à « l'activité critique » : la fonction littéraire, la fonction critique, la fonction scientifique « (essentiellement liée, elle, à l'institution universitaire), qui consiste en une étude positive, à fin exclusive de savoir, des conditions d'existence des œuvres littéraires (matérialité du texte, sources, genèse psychologique ou historique, etc.) » (Genette, 1966b, 146). Le structuralisme se présente comme la possibilité d'une analyse immanente des textes littéraires et d'une approche globale, « le moyen de reconstituer l'unité d'une œuvre, son principe de cohérence » (Genette, 1966b, 157). Sa communication à la décade de Cerisy-la-Salle consacrée aux « Nouveaux chemins de la critique » en 1966, publiée dans *Figures II* sous le titre « Raisons de la critique pure », évoque un renouvellement possible de la critique sous la forme d'une « nouvelle rhétorique », qui se situerait « dans la mouvance de la linguistique, qui est sans doute la seule discipline scientifique ayant actuellement son mot à dire sur la littérature *comme telle*, ou, pour reprendre une fois de plus le mot de Jakobson, sur la *littérarité* de la littérature » (Genette, 1969b, 16).

La réflexion de Genette se déploie autour des questions de l'attention à l'unique, de la classification et de l'évolution des catégories de classification, les « formes » (Genette, 1969b, 18), qui sont les catégories de ce qu'il nomme, après Blanchot, « l'espace littéraire ».

La fin des années 1960 correspond, pour Genette et Todorov, comme pour la production théorique en littérature, à une forme de tournant. La création de la revue *Poétique* en 1970, consacrée à la théorie littéraire²² et bientôt assortie d'une collection éditoriale aux éditions du Seuil, s'apparente à un premier moment d'institutionnalisation de la poétique. Rapidement prestigieuses dans les milieux académiques, la revue et la collection de « théorie sans frontières » traduisent et publient des critiques et des théoriciens de la littérature, et autorisent le déplacement de la production théorique en littérature du pôle de *Tel Quel* à celui, académique et spécialisé, de *Poétique*. Entre 1969 et 1971, un débat oppose Genette à Michel Deguy. Il est déclenché par un article de Deguy publié à l'occasion de la réédition des *Figures du Discours* de Pierre Fontanier, préfacé par Genette. On retiendra ici du débat²³ qu'il est pour Genette l'occasion de clarifier la position épistémologique de la poétique. Par opposition à Deguy, qui postule que la pensée de l'unicité des figures est le domaine de la philosophie et que la poétique « des poètes » ne peut souffrir « l'économie de "l'être" », Genette affirme son attachement à la rupture épistémologique comme condition d'exécution de sa poétique : « la poétique plaide coupable. Sans en avoir les prétentions scientifiques, elle partage avec la physique, ou la biologie, cette économie scandaleuse, et même elle la revendique » (Genette, 1971). C'est avec *Figures III* que se stabilise le discours sur « une théorie générale des formes littéraires – disons une *poétique* » (Genette, 1972b, 10). La scientificité de la poétique est présentée comme secondaire, mais le fait que la poétique s'intéresse non plus aux œuvres (finies) mais aux « possibles » des textes littéraires l'approche du général et, du même coup, de la science :

Qu'une telle discipline doive ou non chercher à se constituer comme une « science » de la littérature, avec les connotations déplaisantes que peut comporter l'usage précipité d'un tel terme en un tel lieu, c'est une question peut-être secondaire ; du moins est-il certain qu'elle seule peut y prétendre, puisque, comme chacun le sait (mais comme notre tradition positiviste, adoratrice des « faits » et indifférente aux lois, semble l'avoir oublié depuis longtemps), il n'est de « science » que du « général ».

²² Genette indique, dans un entretien publié en 2012, que « poétique » et « critique » étaient les « deux points fondamentaux du programme militant de la revue, dont témoigne le sous-titre (disparu par la suite, et non de mon fait) : "Revue de théorie et d'analyse littéraires", où analyse est évidemment une façon plus "conceptuelle" de désigner la critique elle-même, et où l'ordre des mots vaut légère préséance, si je reconstruis correctement notre perspective méthodologique d'alors. » (Genette et Pennanech, 2012)

²³ Sylvie Patron en restitue la teneur et les enjeux principaux. Voir Patron, 2002.

« Discours du récit », l'« essai de méthode » de *Figures III* (Genette, 1972b), constitue un moment d'élaboration d'un système de catégories : Genette établit un ensemble de notions sur la base d'une étude de l'œuvre de Proust, qui sont appelées à être « testées » sur d'autres objets. Il explique son choix de ne pas faire figurer l'objet de son étude dans le titre ni le sous-titre de l'essai par son indécision entre le choix de mettre « l'objet spécifique au service de la visée générale », en faisant de la Recherche un « réservoir d'exemples [...] où ses traits spécifiques se perdraient dans les lois du genre » ou celui de « subordonner la poétique à la critique » en faisant « des concepts, des classifications et des procédures [...] autant d'instruments *ad hoc* » pour la description du texte « dans sa singularité » (Genette, 1972c, 67-68). Il affirme en revanche que le va-et-vient entre le général et le particulier est constitutif de toute poétique : analyser le texte, c'est aller « du particulier au général » parce que « le général est au cœur du singulier » (Genette, 1972c, 68-69). L'analyse du particulier s'impose donc comme un préalable à l'activité scientifique qui, elle, relève du général. « Toute cette technologie, assurément barbare pour les amateurs de Belles-Lettres – prolepses, analepses, itératif, focalisations, paralipses, métadiégétique », cet « arsenal » de « prolifération notionnelle et terminologique » construit à partir de l'analyse de la Recherche n'est pourtant pas appelé à durer : il « sera inévitablement périmé avant quelques années, et d'autant plus vite qu'il sera davantage pris au sérieux, c'est-à-dire discuté, éprouvé, et révisé à l'usage », sort fatalement réservé, selon Genette, à « ce que l'on peut appeler l'effort scientifique » (Genette, 1972c, 269). Comme Barthes réclamait un « droit au langage », Genette en fait une condition de possibilité de la poétique, qui vient encore confirmer sa volonté de maintenir une coupure entre le poéticien et son objet²⁴.

Positionnement critique, terminologie, réflexion du lien entre les outils et l'objet d'analyse : avant de promouvoir la scientificité de la poétique, Genette et Todorov s'attachent à penser les conditions de possibilité d'une science de la littérature. Il ne s'agit plus uniquement de théoriser, ou de s'arrêter à la réflexion sur le lien qui unit la théorie à la science, mais de parvenir, grâce à de savants allers-retours entre le texte et son analyse, à fournir les conditions de possibilité d'un discours scientifique autonome.

Les théories littéraires élaborées en France dans le sillage du structuralisme sont ainsi traversées de part en part par des interrogations sur la scientificité de leurs approches. Appropriée, réfutée ou relativisée, la science se présente avant tout sous forme de modèles déclinés ou réinterprétés. La question de la scientificité des modes

²⁴ « On ne peut certes soutenir que les concepts ici utilisés soient exclusivement “nés de l'œuvre”, et cette description du récit proustien ne peut guère passer pour conforme à l'idée que s'en faisait Proust lui-même. Une telle distance entre la théorie indigène et la méthode critique peut sembler déraisonnable, comme tous les anachronismes. Il me semble pourtant qu'on ne doit pas se fier aveuglément à l'esthétique explicite d'un écrivain, fût-il un critique aussi génial que l'auteur du *Contre Sainte-Beuve*. [...] Nous n'avons pas à notre disposition le centième du génie de Proust, mais nous avons sur lui cet avantage (qui est un peu celui de l'âne vivant sur le lion mort) de le lire à partir de ce précisément qu'il a contribué à faire naître – cette littérature moderne qui lui doit tant – et donc de percevoir clairement dans son œuvre ce qui n'y était qu'à l'état naissant. » (Genette, 1972c, 270)

d'analyse de la littérature, de la critique littéraire ou des disciplines littéraires n'est cependant pas investie de manière homogène, ni chez les promoteurs ni chez les opposants des théories littéraires. La linguistique structurale en constitue la matrice, progressivement complexifiée et spécialisée pour des matériaux littéraires. Les mathématiques, que ce soit via les approches statistiques ou les formulations empruntées, sont convoquées comme modèle mais rarement mises à profit, en particulier chez Barthes, Todorov, ou Genette – quand d'autres auteurs, comme Jean Cohen, exploitent statistiquement des corpus littéraires au même moment. Les approches formalistes de la littérature sont un autre moyen de donner à la littérature une assise scientifique, par effet de corpus ou pour se placer dans le sillage d'une généalogie intellectuelle spécifique. C'est que « la science », à laquelle Picard met une majuscule, est introduite comme référence ou invoquée comme puissance, mais ne donne pas lieu à une entreprise collective de construction d'une science de la littérature, ni à un consensus parmi les promoteurs des approches littéraires. Lorsqu'elle est abordée, c'est le plus souvent dans les commencements – préfaces, volontés de lancer une « discipline » comme la sémiologie ou la poétique – ou dans les conflits, où sa portée se dédouble : il s'agit à la fois de se défendre comme légitime scientifiquement, et de défendre sa propre vision de la science. Il y a donc une certaine inertie des modalités de la démonstration dans les études littéraires. L'un ou l'autre (Barthes dans *S/Z*, Todorov dans *Littérature et signification*) expérimente, « bricole », pour reprendre le mot de Lévi-Strauss cher à Genette, mais ne se départit jamais d'un argumentaire en toutes lettres qui ne s'appuie pas nécessairement sur des corpus ou des méthodes stabilisés.

Le primat du « faire théorie » sur le « faire science » est manifeste dans les cas étudiés ci-dessus, et fait presque de l'argumentaire en faveur de la science une sorte de passage obligé rapidement évacué. On peut l'envisager de deux manières : comme une injonction à produire des discours théoriques d'une part, et comme une stratégie d'évitement de la question de la science et des procédures qu'elle supposerait de mettre en œuvre. De ce point de vue, il y a bien refoulement de la science dans la théorie. Le lien entre les deux, d'autant plus complexe lorsque l'objet de référence est discursif, n'est que peu interrogé et est régulièrement pris pour acquis. Enfin, la dimension individuelle ou collective des entreprises scientifiques, ou qui se veulent telles, transforment le rapport à la science dans un espace du savoir : là où Barthes s'exprimait principalement de manière individuelle sur la science, la production collective de la poétique crée les conditions d'une circulation des outils, des références et de la terminologie. La réception des outils élaborés par Genette dans l'enseignement supérieur et, dans une moindre mesure, secondaire, contribue à la diffusion des corpus théoriques élaborés. La logique de spécialisation, qui passe de la sémiologie et de la théorie à la poétique puis éventuellement à la narratologie, va quant à elle de pair avec la transformation des disciplines littéraires, et en particulier des lettres modernes. Tardivement séparées des lettres classiques sur le plan du recrutement des professeurs

– elles ne se dotent d’une agrégation qu’en 1959 – elles associent un cadre disciplinaire au développement et à la diffusion des corpus théoriques, ponctuellement intégrés dans un référentiel scientifique. La nature discursive des objets littéraires et leur diffusion dans l’enseignement contribuent sans doute à maintenir vivante l’antique opposition sciences/lettres. La manière dont la théorisation contribue à la légitimation des études littéraires permet pourtant d’observer l’émergence d’une modalité scientifique qui questionne les modèles scientifiques des sciences humaines et sociales. La place de la théorie dans les hiérarchies intellectuelles, de même que l’intégration des théoriciens à des institutions prestigieuses, redoublent finalement enfin la force et la réception des théories qui visent à « faire science » dans les lettres et interrogent, au-delà des discours des théoriciens, les processus sociaux à l’œuvre dans la labellisation scientifique de certaines productions intellectuelles.

Bibliographie

Sources primaires

Barthes, R., 2002, *Œuvres complètes (5 vol.)*, Paris, Seuil. Ci-après abrégées en OC.

Barthes, R., 1957, « Le Mythe, aujourd'hui », dans OC I, p. 821-868.

Barthes, R., 1959, « Voies nouvelles de la critique littéraire en France », dans OC I, p. 977-980.

Barthes, R., 1960a, « Le bleu est à la mode cette année », dans OC I, p. 1023-1039.

Barthes, R., 1960b, « Les unités traumatiques au cinéma. Principes de recherche », dans OC I, p. 1047-1056.

Barthes, R., 1960c, « Écrivains et écrivains », dans OC II, p. 403-410.

Barthes, R., 1963a, « L'activité structuraliste », dans OC II, p. 466-472.

Barthes, R., 1963b, « Qu'est-ce que la critique ? », dans OC II, p. 502-507.

Barthes, R., 1963c, « Sur Racine », dans OC II, p. 51-198.

Barthes, R., 1964a, « Éléments de sémiologie », dans OC II, p. 655-701.

Barthes, R., 1964b, « Essais critiques », dans OC II, p. 269-528.

Barthes, R., 1966a, « Critique et vérité », dans OC II, p. 757-804.

Barthes, R., 1966b, « Introduction à l'analyse structurale des récits », dans OC II, p. 828-866.

Barthes, R., 1967, « De la science à la littérature », dans OC II, p. 1263-1270.

Barthes, R., 1970, « Sur la théorie », dans OC III, p. 689-696.

Cohen, J., 1966, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.

Ducrot, O., **Todorov**, T., **Sperber**, D., **Safouan**, M. et **Wahl**, F., 1968, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, Seuil.

Genette, G., 1966a, *Figures*, Paris, Seuil.

Genette, G., 1966b, « Structuralisme et critique littéraire », dans *Figures*, Paris, Seuil, p. 145-170.

Genette, G., 1969a, *Figures II*, Paris, Seuil.

Genette, G., 1969b, « Raisons de la critique pure », dans *Figures II*, Paris, Seuil, p. 7-22.

Genette, G., 1971, « "Question" à Michel Deguy », *Les Cahiers du chemin*, 12, p. 81.

Genette, G., 1972a, *Figures III*, Paris, Seuil.

Genette, G., 1972b, « Critique et Poétique », dans *Figures III*, Paris, Seuil, p. 9-12.

Genette, G., 1972c, « Discours du récit. Essai de méthode », dans *Figures III*, Paris, Seuil, p. 65-273.

Genette, G., 2006, *Bardadrac*, Paris, Seuil.

Genette, G. et **Pennanech**, F., 2012, « Quarante ans de Poétique. Entretien avec Florian Pennanech », *Fabula LHT*, 10.

Jakobson, R. et **Lévi-Strauss**, C., 1962, « "Les Chats" de Charles Baudelaire », *L'Homme*, 2/1, p. 5-21.

Kristeva, J., 1968, « La sémiologie : Science critique et/ou critique de la science », dans Tel Quel, *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, p. 83-96.

Lévi-Strauss, C., 1964, « Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines », *Revue internationale des sciences sociales*, XVI, 4, p. 579-597.

Macherey, P., 1966, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero.

Picard, R., 1965, *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*, Paris, J.-J. Pauvert.

Tel Quel, 1968, *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil.

Todorov, T., 1965a, « Procédés mathématiques dans les études littéraires, suivi d'une Note sur les théories stylistiques de V. V. Vinogradov », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, 20/3, p. 503-512.

Todorov, T., 1965b, *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes réunis*, Paris, Seuil.

Todorov, T., 1967, *Littérature et signification*, Paris, Larousse.

Todorov, T., 1968, « Poétique », dans Ducrot et al., p. 97-166.

Sources secondaires

Abbott, A., 2006, « Le chaos des disciplines » dans Boutier, J., Passeron, J.-C. et Revel, J. (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 35-67.

Aït-Touati, F., 2014, « Littérature et science : faire histoire commune », *Littératures classiques*, 85, 4, p. 31-40.

Aucouturier, M., 1985, « La science de la littérature : une renaissance », *Revue des études slaves*, 57, 2, p. 295-307.

Ben-David, J. et **Collins, R.**, 1966, « Social Factors in The Origins of a New Science: The Case of Psychology », *American Sociological Review*, 31, 4, p. 451-65.

Bourdieu, P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

Bourdieu, P., 1984, *Homo academicus*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 1988, *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 2001, *Science de la science et réflexivité : cours du Collège de France 2000-2001*, Paris, Raison d'agir/Seuil.

Brisson, T., 2008, « Les intellectuels arabes et l'orientalisme parisien (1955-1980) : comment penser la transformation des savoirs en sciences humaines ? », *Revue française de sociologie*, 49, 2, p. 269-299.

Cardon-Quint, C., 2015, *Des Lettres au français. Une discipline à l'heure de la démocratisation (1945-1981)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Todorov, T., 2002, *Devoirs et délices. Une vie de passeur. Entretiens avec Catherine Portevin*, Paris, Seuil.

Todorov, T., 2006, *La littérature en péril*, Paris, Seuil.

Chevalier, J.-C. et **Encrevé, P.**, 2006, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS Éditions.

Chométy, P., et **Lamy, J.**, 2014, « Littérature et science : archéologie d'un litige (xvi^e-xviii^e siècles) », *Littératures classiques*, 85, 4, p. 5-30.

Collins, R., 1998, *Sociology of Philosophy: A Global Theory of Intellectual Change*, Cambridge/Londres, Harvard University Press.

Compagnon, A., 1983, *La Troisième République des lettres : de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil.

Condé, M., 1981, « *Tel Quel* et la littérature », *Littérature*, 44/4 p. 21-32.

Depretto, C., 2010, « Le formalisme russe et ses sources. Quelques considérations de méthode », *Cahiers du monde russe*, 51, 4, p. 565-579.

Fabiani, J.-L., 1988, *Les philosophes de la République*, Paris, Minuit.

Fabiani, J.-L., 2007, « Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels. Vers une sociologie historique des formes de débat agonistiques », *Mil Neuf Cent*, 1, 25, p. 45-60.

Forest, P., 1995, *Histoire de Tel Quel*, Paris, Seuil.

Foucault, M., 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.

Gingras, Y., 2001, « What did mathematics do to physics? », *History of Science*, 39, 4, p. 383-416.

Gingras, Y., 2013, *Sociologie des sciences*, Paris, PUF.

Gobille, B., 2005a, « La guerre de *Change* contre la "dictature structuraliste" de *Tel Quel*. Le "théoricisme" des avant-gardes littéraires à l'épreuve de la crise politique de Mai 68 », *Raisons Politiques*, 2, 18, p. 73-96.

Gobille, B., 2005b, « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en Mai 1968 » *Actes de la recherche en sciences sociales*, 158, p. 30-61.

Heilbron, J., 2015, *French Sociology*, Ithaca/ Londres, Cornell University Press.

Kaufmann, V., 2011, *La faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire*, Paris, Seuil.

Kauppi, N., 1990, *Tel Quel : la constitution sociale d'une avant-garde*, Helsinki, The Finnish Society of Sciences and Letters

Kauppi, N., 1996, « Approach or Discipline? The Field of Semiology/Semiotics in France in the 1960s and 1970s », *The European Legacy*, 1, 4, p. 1484-1489.

Kuhn, T., 1972, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.

Kuhn, T., 1990, *La tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard.

Lakatos, I., 1970, « Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes », dans Lakatos, I. et Musgrave, A., *Criticism and the Growth of Knowledge*, Londres/ New York, Cambridge University Press, p. 91-196.

Lamy, J. et **Saint-Martin, A.**, 2010, « La frontière comme enjeu. Les *Annales* et la sociologie », *Revue de Synthèse*, 131, 1, p. 99-127.

Latour, B., et **Woolgar, S.**, 1986, *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press.

Lordon, F., 1997, « Le désir de "faire science" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 119, p. 27-35.

Lordon, F., 2013, « Philosophie et sciences sociales : Vers une nouvelle alliance ? », *Cahiers philosophiques*, 1, 132, p. 110-126.

Lorent, F., 2015, « Gérard Genette et la rhétorique. Aide-mémoire »,

Atelier de théorie littéraire de Fabula, en ligne : http://www.fabula.org/atelier.php?Genette_et_la_rhetorique

Matonti, F., 2005a, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte.

Matonti, F., 2005b, « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, 2, 18, p. 49-71.

Matonti, F., 2009, « L'anneau de Moebius. La réception en France des formalistes russes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 176-177, p. 52-67.

Merton, R. K., 1973, « The Normative Structure of Science (Science and Technology in a Democratic Order) », dans id., *The Sociology of Science. Theoretical and Empirical Investigations*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, p. 267-278.

Patron, S., 2002. « Une économie scandaleuse : Michel Deguy, Gérard Genette et la question de l'"être" », dans Tomiche, A. et Zard, P. (dir.), *Littérature et philosophie*, Arras, Artois Presses Université.

Pennanech, F., 2008, « Poétique de l'anti-philologie dans *Sur Racine* », *Fabula LHT*, 5.

Pinto, L., 1991, « *Tel Quel*. Au sujet des intellectuels de parodie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 89, p. 66-77.

Prochasson, C., 2007, « Les espaces de la controverse. Roland Barthes contre Raymond Picard : un prélude à Mai 68 », *Mil Neuf Cent*, 1, 25, p. 141-155.

Prost, A., 1990, « Les réformes du CNRS. 1959-1966 », *Revue pour l'histoire du CNRS*, 9.

Roger, P., 1996, « Barthes dans les années Marx », *Communications*, 63, 1, p. 39-65.

Roussin, P. et **Schaeffer, J.-M.**, 1995, « Études littéraires », dans Ducrot, O. et Schaeffer, J.-M. (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, p. 73-89.

Samoyault, T., 2015, *Roland Barthes*, Paris, Seuil.

Sapiro, G., 1999, *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard.

Sapiro, G., 2004, « Défense et illustration de "l'honnête homme". Les hommes de lettres contre la sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 153, p. 11-27.

Schaeffer, J.-M., 1983, *La naissance de la littérature. La théorie esthétique du romantisme allemand*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure.

Soulié, C., 1995, « Anatomie du goût philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 109, p. 3-28.